

KALEIDOSCOPE

Elle tremble, Solène, elle tremble de tout son corps, debout en équilibre sur le parapet du pont. Au-dessous d'elle, ce trou d'ombre qui l'hypnotise. Il lui semble apercevoir au sol une tache claire entourée de sapins. Elle se sent vidée de toute substance, pauvre pantin de la peur.

Elle fait un effort, un immense effort pour accrocher son regard à l'horizontale, sur la paroi rocheuse, où la parade nuptiale des bergeronnettes grises bat son plein. Là, deux mâles renversent la tête pour dégager leur jabot, et sur un signe de la belle, l'élu gratifie le malheureux éconduit d'un coup de bec qui signifie : « Maintenant, laisse tomber, arrête ton cinéma, elle est à moi petit minable », et le nouveau couple s'envole.

Le laissé-pour-compte se dandine un peu, lâche une fiente, semble fixer Solène d'un seul œil rond, puis plonge.

Alors, de tout son corps, ses bras écartés, ses mains ouvertes, elle plonge à son tour.

Aujourd'hui, Solène a vingt ans. Jour symbolique. Jour où l'on ne repousse pas les rendez-vous avec soi-même. Il est trop simple de dire : « Dans un an, dans un mois, dans une semaine... ». Elle plonge donc. Le bout de sa chaussure racle un instant la pierre et elle pense « elles étaient neuves ». Des éclairs d'adrénaline brûlent son corps, son centre de gravité s'affole...

Solène ne dormait pas la nuit dernière. Qui peut dormir la veille de ses vingt ans ?

Jusqu'au lever du jour, elle explora la boîte aux trésors. C'était un petit coffre en bois, dont le fermoir rouillé indiquait qu'il n'avait pas été ouvert depuis longtemps. Une clef miniature pendait au bout d'une chaînette. Elle la glissa dans la serrure, léger grincement, et elle souleva doucement le couvercle.

100 kilomètres à l'heure. Elle a lu ce chiffre quelque part. A cette vitesse, on ne réfléchit pas, on ne calcule pas, mais c'est étonnant, on voit. La nature devient un tableau impressionniste, et la touffe d'anémones sauvages accrochée au rocher devient le kaléidoscope de grand-père Victor.

Une odeur un peu fade s'échappa du coffret.

Solène en sortit un tube en toile noire... Elle revit grand-père, assis sur une marche de sa caravane, l'œil rivé à l'objet qu'il tournait lentement.

- Qu'est-ce qu'il y a dans ce tube ? avait demandé Solène à grand-père Victor.

Grand-père lui avait expliqué, et grand-père lui avait offert, et le kaléidoscope était devenu son compagnon, son tapis volant. Ces petites parcelles de lumière qui se formaient, se déformaient, se transformaient, la fascinaient plus que tous les jouets du monde. Elle en avait fait son décor intime, où passaient le vent et des personnages fantastiques. Depuis bien des années, Solène avait rangé le kaléidoscope, mais il s'était incarné dans son iris changeant, dans sa manière d'observer les choses.

Huit secondes de chute pour ce trou profond de près de deux cents mètres. Cela ne finira-t-il jamais ?

Elle sortit ensuite un carré de grosse toile bleue, épaisse et solide, qu'elle caressa, et un tube de fard blanc. Elle le respira les yeux fermés, s'en maquilla les lèvres. Au fond du coffret, il y avait une enveloppe qu'elle ouvrit. Elle contenait quelques photos. Solène les disposa à l'envers sur sa table, fixa longuement les cartons jaunis, puis en retourna une, au hasard.

Elle a trois ans, et elle a fait un caprice, elle ne sait plus pourquoi. Sa mère l'entraîne dans les coulisses : « Attends un peu ton père ! » En fait, il arrive, elle aperçoit ses chaussons et son collant blanc. Elle n'ose lever les paupières vers son gilet de satin, vers ses yeux si bleus dans le visage maquillé. Mais voilà qu'il se penche, la saisit par la taille, la tient à bout de bras à hauteur de son regard : « Petit singe capricieux saute de liane en liane ! » Et il la lance, et la rattrape dans ses bras, et la lance à nouveau, si haut, si haut, elle gesticule dans le vide, elle va toucher les cintres, et papa en-dessous d'elle rit et tend ses bras, et maman rit aussi et Raymond pose son nez rouge pour faire la photo. Clic ! A cet instant, ils ont tous les deux les bras ouverts, et elle, elle vole en riant aux éclats.

Qu'est-ce que le temps ? Elle tombe depuis une éternité. Elle pense : « Aujourd'hui, c'est lundi, le restaurant est fermé. Personne ne s'étonnera de mon absence ».

La seconde photo est grande, le support est plutôt mince, blanc, avec l’empreinte rouge d’un tampon. On y voit en très gros plan l’articulation d’un trapèze.

La troisième photo est un format 10x13, satinée, en couleur. Solène a huit ans, et toutes les saveurs épicées de Marrakech inondent sa mémoire. Elle se souvient des remparts roses, et du tour de calèche que Raymond lui avait offert. Sur l’image, un montreur de serpents lui tend un cobra en riant, et Solène cache ses mains derrière son dos.

Elle retourna ensuite un tout petit cliché en noir et blanc, avec une marge dentelée. Elle n’y figure pas, sa mère non plus. On y voit papy Victor, et sans doute Mamie Rose, qu’elle n’a pas connue, devant un petit chapiteau qu’elle n’a pas connu non plus. Ils ont un air fier, le visage tourné vers un jeune athlète aux yeux clairs, et une petite fille en tutu. Papa et tante Liliane ? Derrière eux, sur un cadre en bois, une affichette : **Prochaine représentation à seize heures .**

Elle tombe comme une pierre, et sa pensée s’accélère.

Cinquième photo. Le pouls de Solène se mit à battre fort : c’était eux, dans leur splendeur. Deux grands oiseaux blancs aux ailes de lumière, dans la perfection du mouvement, dans la perfection du regard, dans la perfection du toucher. Leurs mains blanches de magnésie, allaient se rejoindre pour un saut périlleux carpé, et le public que l’on aperçoit semblait suspendu à leurs gestes. Ils étaient si beaux, Sandra et Léo, les trapézistes volants sans filet. Sa maman et son papa.

La sixième photo est prise en grand angle. Ce sont toutes les installations du Cirque Papillon, le grand chapiteau de toile bleu, les camions, les caravanes d’habitation. C’est l’été, et les silhouettes que l’on aperçoit portent des vêtements légers. Solène habitait dans la petite caravane à droite, et dormait dans une couchette haute, protégée par un filet. Elle passait les doigts dans les mailles, en rêvant de marionnettes.

Et voici la photo de famille. De la grande famille du Cirque. Tous costumés. Tom et Luc, en équilibre sur leur monocycle, Tante Liliane et ses diabolos de jonglerie -mais elle était aussi la partenaire de Raymond dans *Le clown amoureux de la danseuse* et encore costumière à ses

heures-, grand-père Victor majestueux en Clown blanc, et Raymond en Auguste, les frères Souza la tête en bas, Jil et Puce, danseuse de corde et fil de féryste, et puis Sandra, curieusement classique dans son joli tailleur, les mains posées sur ses épaules à elle, Solène, vêtue en petit page et qui tenait dans ses bras Cowboy, le caniche nain. Il manque Léo ; c'est lui qui prend la photo.

Ce qui surprend, c'est le bruit. Le bruit de la chute. Il est étourdissant.

Il ne restait qu'une image à l'envers sur la table. Solène la connaissait bien. Tirage sur un papier brillant, marque écrite en diagonale, date qui pâlit... Pourtant, elle n'était pas si ancienne... Cinq ans à peine. Solène n'avait pas besoin de la retourner, c'était déjà l'envers du décor. Elle savait qu'on y voyait son grand-père, son oncle, sa tante et elle, au pied d'un sapin de Noël, dans un HLM de la banlieue parisienne, elle savait que chacun essayait de sourire pour faire comme si la vie continuait. Raymond était devenu routier, Liliane travaillait dans un atelier de couture, et Solène était inscrite dans une école hôtelière.

Après la tragédie, personne dans la famille n'avait pu reprendre les arts du cirque.

La cime des arbres se rapproche à une vitesse vertigineuse. Elle hurle.

Ils étaient tous là, au bord de la piste, silencieux, le regard tendu, comme chaque soir -ne pas croire qu'on s'habitue-. Ils avaient vu le trapèze vriller, décalant d'un instant le ballet parfait des corps, l'ultime élan de Léo le porteur se tendant vers Sandra la voltigeuse, leurs mains se frôler...

La chute dura moins de trois secondes.

Le public hurlait. Deux pantins désarticulés gisaient au sol. Solène avait occulté cette image, mais elle se souvenait nettement avoir vu deux grands oiseaux blancs traverser le chapiteau et s'envoler à tire d'ailes.

Acrophobie : Peur du vide. Elle peut se déclencher à la simple pensée de se retrouver en hauteur. Elle peut venir d'un traumatisme ancien... (*Définition du Larousse médical*)

Depuis l'accident de ses parents, pas une nuit où Solène ne rêvait de chute, pas un jour où elle ne frissonnait à la pensée d'une balustrade, d'une échelle, d'un simple muret...

Au petit matin, elle avait rangé dans la boîte aux trésors les photos, le morceau de toile, le fard blanc, le kaléidoscope.

Elle l'avait fermée, et placée sur l'étagère.

Son rendez-vous approchait. Elle avait laissé la maison propre, les volets clos, déposé la clef sous une pierre.

Elle ressent une légère secousse, puis son corps remonte dans l'espace comme une poupée de chiffon, redescend, remonte, tel un yoyo, puis s'immobilise.

Il lui fallut plusieurs minutes pour retrouver ses esprits : alors, elle éclata en sanglots, de gros sanglots de petite fille en pleurs, de « Petit crocodile à moi » aurait dit papa...

Tout en haut, presque au ciel, elle vit le pont d'où elle avait sauté. Un des sites les plus impressionnants de benji... Cent quatre-vingt-deux mètres... Puis elle vit ses hanches, ses jambes, ligotées dans des baudriers très serrés. Quand avait-on pu l'harnacher ainsi ?

Elle prit un fou-rire.

- Une photo souvenir Mademoiselle ?

Oui. Elle la placerait dans la boîte aux trésors. On y verrait Solène, le jour de ses vingt ans, les bras en l'air, les doigts formant le V de victoire, le regard tourné vers le ciel, où passent deux oiseaux blancs.